

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du
JOURNAL,
Rue Saint Jean n. 30.

UN SEUL ET PATRIE ?

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fête, excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, ou on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

PRIX

de
L'ABONNEMENT
3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Samedi 4. — Combat de Gertraidemb (Hollande) par le général Dumouriez (1803).

FAITS DIVERS.

(Extrait du Charivari).

ELEVATION ET COUPE DE NOTRE DIPLOMATIE A L'ÉTRANGER

La scène se passe dans le cabinet du consul de France à Jérusalem, lequel cabinet sert en même temps d'atelier audit consul qui est tailleur.

LA VEILLE.

Le consul. C'est tout de même une bonne idée que j'ai eu de me faire nommer consul. La couture allait mal, et je me tirais bien mieux d'affaire en jouant les revenus de ma place à ceux de mon état. Le consul d'ailleurs sera du bien au tailleur, car tous les justiciables du consul deviendront naturellement des pratiques pour le tailleur. Ainsi tout ira de fil en aiguille.

La besogne du consulat ne me gêne pas beaucoup. Maintenant à l'étranger l'honneur et la dignité du poste m'ont, c'est une véritable sinécure. Pour les diplomates du système, ce qu'il y a de mieux à faire c'est de ne rien faire du tout. Ainsi les opérations de ma chancellerie ne prendront pas beaucoup sur les travaux de mon atelier. Mon premier garçon pourra me servir de secrétaire ; ce sera commode.

Et dire pourtant que j'ai eu bien de la peine à obtenir ce poste... Il m'a fallu faire jouer les protections les plus puissantes, et, entre autres, celle de trois lions diplomates que j'ai habillés pendant trois années sans avoir pu en tirer un sou. Ils ont trouvé plus commode de s'acquiescer envers moi en me faisant nommer consul... Crédit pour crédit. Du reste, les protecteurs ne pouvaient me faire défaut : Un tailleur, comme ne manquera pas de le dire ce gremlin de Charivari, un tailleur ne saurait manquer de patrons.

(On frappe)

Voici quelqu'un : c'est sans doute une pratique pour le tailleur.

Un Français entrant. — C'est à M. le consul de France que j'ai l'honneur de parler.

Le consul. — A lui-même... Je suis, monsieur, tout à votre service.

Le Français. — Je viens chez vous pour une réparation.

FEUILLETON.

TROIS MALHEURS EN UN JOUR.

Extrait des Mémoires d'un Entrepreneur de mariages.

(Suite.)

Les deux amoureux, seuls, semblaient ne pas ressentir les effets de ce dérangement subit dans les bonnes relations sociales de la maison ; et quoique la pauvre Caroline fut exposée incessamment aux exigences de sa tante et de sa cousine, elle n'en paraissait point affectée ; toujours mélancolique, elle ne semblait revivre que par la présence de M. de Calsac.

Plusieurs fois je crus saisir entre eux, à la dérobée, certains signes d'intelligence... Je n'attachai aucune importance à cette découverte.

M. Fargent, que l'on attendait comme le messie, arriva au milieu de cette complication d'événements. Mme Timothée voulut faire afficher les bans le même jour. Pourtant elle céda aux prières de son futur époux qui demandait quelques jours de répit. Le pau-

Le Consul à part. — Je le disais bien... Il veut m'employer comme tailleur.

Le Français. — Pour une réparation qui est devenue nécessaire. Figurez-vous, monsieur, qu'hier au soir, au moment où j'entrais à Jérusalem, ville sainte, qu'en ma qualité de Touriste, je tenais beaucoup à voir, j'ai été arrêté par je ne sais quelle autorité turque, qui ne voulait pas me laisser pénétrer dans les murs de la cité. Je lui ai dit que je suis Français ; elle a répondu par un mot turc que mon interprète a traduit par : Raison de plus c'est pour cela même. J'ai exhibé mon passeport, d'instinct visé et en règle. L'autorité a riposté quelques autres mots que mon interprète a traduit par : Je m'en fiche pas mal ! Bref, j'ai eu beau dire, une malhonneté force armée m'a traîné par le collet et m'a mis en prison en m'appelant : Chien de Français.

Le Consul. — Eh bien ? après.

Le Français. — Heureusement je me suis sauvé par la lucarne... et je viens me réclamer de vous. A preuve, voyez mon collet et mes basques déchirés.

Le consul, examinant l'habit. Vous avez raison, cela demande une réparation.

Le français. Je ne veux pas laisser compromettre en ma personne la dignité de la France.

Le consul. Il est certain qu'on sera une mauvaise idée de français. Si l'on vous voyait dans les rues après un pareil accident.

Le français. C'est ce que je me dis : l'honneur national avant tout ! Il n'y faut souffrir aucun accroc.

Le consul. Je suis là pour mettre ordre à ces accroc-là... Fiez-vous à moi. Fallut-il plusieurs reprises...

Le français. Oh ! monsieur ! Il n'est que trop probable que vous aurez besoin d'y revenir à plusieurs reprises. On nous traite si mal à l'étranger.

Le consul. Il est de fait, vu la manière dont la France se laisse habiller partout, il y a nécessairement beaucoup à reprendre.

Le français. Je suis enchanté de voir un homme de votre qualité en convenir.

Le consul. Monsieur, je ne connais que la franchise. J'aime vous assurer que vous serez content.

Le français. Je le suis déjà !... On m'avait dit je ne vous le cacherais pas, quand m'adressant à vous, je n'aurais aucune satisfaction.

Le consul. A cela ne m'étonne point. Ce sont des considères jaloux qui vous ont dit cela... C'est pour me noier.

Le français. Je vois qu'on se trompe, et je vous rendrai partout justice. Vous avez, au contraire, tout ce qu'il faut pour bien vous acquitter de votre mandat. D'abord vous n'avez pas de manières aristocratiques. Vous ne faites pas de façons.

vre diable parut d'abord tout joyeux de son prochain hymen, mais bientôt sa gaieté s'obscurcit : A mesure que l'heure du sacrifice approchait, le patient devenait plus sombre, suivant en cela la proportion directement inverse de la jubilation de sa future moitié. Le malheureux ! il avait compris, après un court examen, qu'autant valait Satan que Mme Timothée dans un ménage. Enfin, ne pouvant plus résister au spleen qui le gagnait la veille du jour bienheureux, il reprit la diligence de Saint-Marcellin, sous prétexte qu'une affaire importante et pressée le rappelait ; il avait promis de revenir au plus tôt, et ne m'avait pas mis dans son secret, lorsque je reçus de lui la lettre suivante :

« Monsieur Marion.
« Des événements imprévus m'empêchent de me rendre à Lyon : d'ai leurs, j'ai réfléchi que j'étais trop vieux pour me marier. Veuillez donc avvertir Mme Timothée de ce contre-temps et lui faire agréer mes excuses.

« Votre très obéissant serviteur,
« Fargent. »

Le consul, (à part.) comment, je ne ferais point de façons. Est-ce qu'il me prend par hasard pour un rat-petasieur ? (haut) Oh ! si monsieur, je fais des façons, quand c'est nécessaire. Cela dépend.

Le français. C'est bien comme cela que je l'entend. En outre, je vous crois homme à tenir parfaitement le dé dans une conférence.

Le consul. Je me flatte d'être en état de tenir convenablement le dé partout.

Le français. Pardieu, Monsieur ; je vous quitte, certain maintenant de laisser mon affaire en de bonnes mains.

Le consul. Vous me comblez, Monsieur... Tout sera prêt demain matin. Si vous voulez prendre la peine de repasser... Si non j'enverrai à votre domicile.

Le français. comment donc, Monsieur je repasserai... je vous laisse l'habit.

Le consul. Je le crois, pardieu bien !

Le français (sortant). Ah oui ! pour le joindre aux pièces.

Le consul l'accompagnant. Ou plutôt pour y joindre des pièces... J'ai bien l'honneur...

Le français. Voilà un diplomate modèle ! avec des représentants comme ce-ci là nous serions au moins respectés dans le monde. Malheureusement je crains bien qu'il ne le soit pas long-temps lui-même par la juste utilité.

Le lendemain.

Le français. Je viens, Monsieur, selon votre indication.

Le consul. C'est prêt et vous allez avoir...

Le français. Vraiment ? ah ! vous avez de suite pris vos mesures.

Le consul. Il n'y avait pas de mesures à prendre, ça allait tout de soi, (lui présentant son habit) Monsieur c'est vingt francs.

Le français. Comment vingt francs pour obtenir une réparation des autorités locales ?

Le consul. Qui vous parle d'une réparation des autorités locales ? Il s'agit d'une réparation au collet de votre habit.

Le français. Au collet de mon habit ! il n'a jamais été question de réparer mon habit. Vous êtes bien consul de France ?

Le consul. Oui, Monsieur... et ta liege.

Le français. Je vous ai chargé de faire réparer l'injustice dirigée contre la France sur ma personne.

Le consul. Ah ! bien, par exemple ! est-ce que je pourrais me douter de celle-là ! J'ai réparé votre habit, et voilà tout. Pourrais-je croire, qu'à votre âge et après plus de dix ans de juste-milieu, vous êtes encore assez jeune pour imaginer que les diplomates du système ont ennet satisfaction des insultes dirigées contre la

Un boulet de canon, du poids de cinquante kilogrammes, qui me serait tombé sur la tête, m'aurait mis au monde que cette maudite lettre ; je vis l'avenir gros de tempêtes, et pour m'étourdir sur le danger, autant que pour me donner le temps de réfléchir, je sortis ; j'avais besoin d'air. Machinalement je me dirigeai vers les tilleuls de la place Belecour ; j'y rencontrai M. Oscar ; il donnait le bras à un homme d'un aspect assez misérable. A sa vue, M. de Calsac fit un signe à son compagnon qui s'éloigna, puis il s'approcha de moi.

— Je vous dérange peut-être ? demanda-je avec embarras.

— Nullement, mon cher monsieur Marion ; j'étais avec un de mes anciens camarades du collège Henri-Quatre, un charmant garçon qui me racontait ses infortunes.

— En effet, il a l'air malheureux.

— Imaginez-vous que ce sera un jour un des plus riches héritiers de France ; mais depuis quelque temps il est brulé avec toute sa famille, au sujet d'une petite femme charmante qu'il aime et que ses parents

France? ... D'où sortez-vous donc, Monsieur; d'où sortez-vous? ... Je vous soupçonne faux français.
Le français. Vous devez prendre en main la cause des nationaux....

Le consul. Monsieur, je suis tailleur.
Le français. En ce cas, je vais vous traduire devant le justice du lieu pour avoir gâté mon habit par d'horribles coutures.

Le consul. Monsieur, Je suis consul.... Payez-moi mes vingt francs, ou je....

Le français, à part. C'est ce que j'ai de mieux à faire, (haut) voici.

Le consul. Maintenant, arrangez-vous avec les turcs.

Le français. Alors c'est bien encore la cas de retourner le proverbe: "Payez et vous ne serez pas considérés." Au fait, je suis français; et n'est-ce pas à la destinée de tous les administrés du juste-milieu.

(Charivari.)

MONTEVIDEO.

L'armée nationale est à peu de distance, sans la crue des eaux occasionnée par le dernier orage, elle opérait déjà sur le flanc droit de l'ennemi qui loin de penser à aucune tentative sur la ville s'occupe en ce moment à concentrer les forces et à se retrancher dans sa position.

— En recevant de Brown quelques pièces de siège, Oribe s'est approvisionné de viandes salées débarquées de l'écadre rosiste, ce qui dénote suffisamment combien ses ressources sont abondantes: un témoin oculaire nous garantit ce fait.

— Un des chefs de l'armée nationale écrit: "Sous bien peu de jours l'ennemi qui cherche à affirmer la ville viendra à genoux nous demander des vivres...."

— Un individu à qui Oribe avait refusé le transit a été surpris introduisant dans la place quelques têtes de bétail, il a été fusillé à l'instant.

— Depuis qu'il a passé la frontière, l'ennemi a confié les biens de ceux qui appartiennent à l'armée orientale. Contrairement à ces actes de hideux vandalisme, le gouvernement annule à l'avance toute confiscation de ce genre.

— Dans un autre décret l'administration rejette toute transaction, paiement etc., faits en papier monnaie de Buenos-Ayres.

— Le conseil de guerre permanent est orga-

ne veulent pas lui laisser épouser. C'est ce qui fait qu'il est dans la panne la plus complète.

— Pourquoi n'obéit-il pas à ses parents?

— Qu'il c'est vous qui donnez un tel conseil! Vous! un entrepreneur de mariages! Et le caractère donc! et l'amour! que descendraient-ils alors? Des esclaves, rien de plus. Mieux vaut cent fois mourir; c'est ce que mon ami me disait tout-à-l'heure.

— Vraiment! il parlait de mourir!—fit-je, épouvanté.

— Oui,—répondit tranquillement Oscar,—en présence de la misère, il lui fallait de l'argent pour l'éviter: il m'en demandait, à moi son meilleur ami, mais hélas! je n'ai pu lui rendre ce léger service. Vous pensez bien qu'au moment de me marier, je ne puis pas distraire de ma fortune une pièce de cinquante centimes. Ce serait tromper ma future, et moi je tiens à la loyauté avant tout.

Cette dernière phrase fut accompagnée d'un geste théâtral.

—Et cependant ce serait de l'argent si bien placé!—reprit M. de Calzac après quelques secondes de réflexion.

— Vous croyez?—dis-je en hésitant.

—J'en suis certain, mon cher monsieur; ce sera de l'or en barre. La signature du jeune homme vaut le plus beau diamant de n'importe quelle couronne. D'ailleurs, nous avons les hypothèques pour rassurer les poltrons.

— Le jeune homme est donc majeur?—demandai-je

misé: la première cause appelée est celle du lieutenant Mendez, arrêté lorsqu'il passait à l'ennemi.

— Hier soir, profitant de l'obscurité, l'ennemi s'est approché de la ville et plaçant quelques pièces au près de l'église de la Aguada, dans la quinta d'Ocampos, a lancé sur la ville 14 boulets et bon nombre de fusées à la con-rève. Une maison enlommagée, un soldat légèrement blessé par un éclat et un cheval tué voilà le brillant résultat de cette bravado de nuit des rosistes qui ce matin avaient disparu.

L'attitude de la garnison a été calme et imposante: pas un homme n'a manqué à son poste.

L'artillerie bouillait d'impatience, le général Paz qui se trouvait à la batterie avancée a pu seul la contenir: pas un boulet n'a daigné répondre à la sautironnade de l'ennemi.

Le corps de volontaires nouvellement créé a platement justifié par son empressement à se rendre sur la ligne, la confiance de ses chefs.

Nos lecteurs voudront bien attribuer le retard dans la distribution du *Patriote* de ce jour à l'absence de plusieurs de nos compositeurs qui ont dû se rendre à leur poste aux fortifications pendant l'attaque d'hier.

FRANCE.

— M. de Humboldt a communiqué à l'académie des sciences un renseignement curieux sur le travail trigonométrique qui vient d'être fait par deux officiers anglais pour estimer la différence du niveau qui existe entre la mer Morte et la Méditerranée. Il y a longtemps que les voyageurs avaient signalé une différence remarquable entre la hauteur des deux mers; mais le résultat auquel ils étaient arrivés était tellement singulier, que l'on avait peine à y prêter une entière confiance, et qu'on aimait mieux croire à une erreur dans ces mesures obtenues au moyen du baromètre. Mais tous les doutes doivent tomber devant l'évaluation rigoureuse effectuée trigonométriquement par deux ingénieurs exercés, et il faut, bon gré mal gré, admettre comme un fait acquis à la géographie, que le niveau de la mer Morte se trouve inférieur de quatre cent vingt-sept mètres à celui de la Méditerranée.

— Il y a quelques jours, est mort à Paris John Odean Mohamad, prince de Mysore, qui avait eu l'honneur, à son arrivée, d'être reçu par S. M. Louis-Philippe. Il était le second des fils du brave et malheureux Tippu-Saëb, sultan de Mysore, qui après avoir long temps résisté à la puissance anglaise dans l'Inde,

à moitié convaincu par la dernière phrase de mon interlocuteur.

— Tout ce qu'il y a de plus majeur: l'acte de l'état civil est là pour le prouver.

Entrainé par le désir de rendre un service, et rassuré par la persuasion de ne rien risquer en cette affaire, je songai aux six cents francs qui me restaient encore des débris de ma fortune, et je dis à Oscar:

— Eh bien! monsieur, si votre ami veut se contenter de six cents francs, je les mets à sa disposition.

— Vous êtes un généreux mortel,—s'écria le jeune homme avec enthousiasme.—Pour reconnaître votre bon service, et ne pas être en reste de procédés avec vous, je vous donnerai ma signature pour garant de celle de mon ami Arthur.

— Allez chercher M. Arthur, je vous attendrai dans ma chambre.

Deux heures plus tard, tout était terminé; les six cents francs avaient changé de mains. Lorsque les deux amis sortirent j'entendis Oscar dire à voix basse:

—Tâche d'obtenir de nouveaux renseignements; quant à moi, puisque Jocot a parlé, je vais changer de fourrure.

Je cherchai long-temps quel pouvait être le sens de ces paroles; le soir au salon, en voyant M. de Calzac, je compris tout. Au lieu de ses beaux cheveux noirs, il portait des cheveux très courts et très blancs; les favoris et les moustaches avaient aussi changé de couleurs, et pour plus complète métamorphose,

est mort en héros sous les murs de sa capitale, Serin-gapatam, prise d'assaut en 1799.

Depuis ce temps Mahamad vivait dans l'exil, pensionné par la compagnie des Indes. Ce prince a été inhumé le 17 de ce mois, en présence de quelques anglais de distinction qui, en assistant aux funérailles du fils, ont voulu rendre hommage au courage malheureux du père.

Un prêtre musulman a récité sur la tombe les prières consacrées dans la religion de Mahomet.

— M. Caumartin, que l'on disait être parti pour Hambourg, est resté quelques jours à Rotterdam, et il s'y est embarqué pour le Havre. De retour à Paris, il vient de rendre publics ses deux lettres suivantes, adressées, la première, à M. le procureur du roi de la Seine, la seconde, à M. Chaix-d'Est-Ango:

" Monsieur le procureur du roi.

" Je suis revenu en France pour me mettre à votre disposition. J'apprends que les poursuites judiciaires sur le fatal événement de Bruxelles ne doivent pas avoir lieu à Paris, ainsi que je le pensais et que les journaux l'avaient annoncé. L'instruction devant se poursuivre à Bruxelles, je me hâte d'y retourner pour me présenter à la justice du pays.

" J'établirai que j'ai été provoqué, frappé, blessé moi-même, et que ma volonté n'a été pour rien dans la fin tragique de cette déplorable lutte.

" Recevez, etc.

Signé: CAUMARTIN, avocat.

" Paris, ce 27 novembre 1842. "

" Mon cher batonnier,

" J'éprouve le plus vif regret de n'avoir pu vous voir ce matin lorsque je me suis présenté chez vous avec mon beau-frère, j'aurais voulu faire connaître les circonstances du malheur qui m'a frappé, et recevoir de vous personnellement l'assurance que je n'avais rien perdu dans votre estime.

" Anéantit que mes blessures me l'ont permis, je suis revenu en France pour embrasser ma mère, avec l'espoir que cette affaire s'instruirait et se jugerait ici; j'apprends le contraire, et je me hâte d'accomplir ce que je crois un devoir vis à vis de moi-même, et de tous ceux qui, comme vous, m'avaient accordé leur assistance: je me constitue prisonnier à Bruxelles.

" Vous serrer la main eut été pour moi une consolation dans mon infortune; j'eusse été heureux de joindre aux assurances d'amitié de notre excellent Dupin, la certitude de votre puissant concours et de votre chaleureux dévouement.

" Votre bien affectionné confrère.

Signé: CAUMARTIN.

" Paris, le 27 novembre 1842. "

— On lit dans une lettre particulière de Vienne du 19 adressé au *Constitutionnel*:

" Le mariage de Mademoiselle, fille de la duchesse de Berry, avec l'archiduc palatin de Hongrie, définitivement décidé par le cabinet de Vienne, renferme une combinaison politique de placer le jeune couple au palatinat de

jeune homme portait des lunettes bleues.

Ce changement surprit tout le monde; on en demanda la raison: Oscar répondit que c'était une idée d'amoureux, et qu'à l'instar des anciens chevaliers et mieux encore, il voulait porter les couleurs de sa belle, faisant ainsi allusion aux cheveux blancs de Caroline. On regarda ce trait comme une folie, on en plaisanta pendant une heure, et l'on allait finir par tout oublier, lorsqu'un sonna fortement, puis une voix forte cria:

— Au nom de la loi, ouvrez.

Chacun tressaillit et se regarda: M. de Calzac devint pâle. Un commissaire entra dans le salon, suivi de plusieurs agents de police. Dans le corridor, on entendait le bruit des fusils.

— Que demandez-vous?—dit Mme Timothée en se levant.

— Madame,—répondit le commissaire,—je viens arrêter un individu accusé de vols, de faux et d'escroqueries, que vous avez reçu chez vous sans le connaître.

En disant cela le digne représentant de la loi tira un papier de sa poche le déplia et lut:

— Signalement de François Larcher,

Puis il fit passer devant lui chacun des pensionnaires et compara avec soin les traits de chacun avec ceux indiqués sur le papier.

Bientôt ce fut le tour d'Oscar: ce dernier se présenta avec assurance. Caroline, pâle et à demi-morte d'effroi, le suivit du regard.

Servie et de Bosnie qu'on croit revenir à l'Autriche après le démantèlement de la Turquie. On pense que l'origine française de Modonisselle diminuera l'aversion des Serbiens et des Bosniaques pour la maison d'Autriche.

L'appel de M. Hyde de Neuville à Goritz a pour but de revenir au projet favori du duc d'Angoulême de négocier le mariage du duc de Bordeaux avec la fille de l'empereur Nicolas.

— On écrit de New-York, du 31 octobre :
Voici un fait qui vous montrera l'énormité des charges que le nouveau tarif impose aux produits français.

Une partie d'au-de-vio de France, dont la facture, y compris le frais de toute sorte, se monte, à l'arrivée à New-York, à 3,505 D. n. du payer avant le détarquement, et comptant d'après le nouveau tarif, la modique somme de 9,525 D.

C'est comme vous voyez, un peu moins de 300 p. 0/0 de droits.

Les produits des Etats-Unis paient, en moyenne, en France, 10 p. 0/0.

ANECDOTES MÉDICALES.

Je suppose que la variole ait régné dans l'ancienne Grèce ou à Rome, que les belles courtisanes de cet heureux pays, ou bien une de ces matrones potens, comme dit Horace en parlant des dames romaines, aient été dans la crainte perpétuelle de perdre la vie, ou, ce qui est mille fois pire, leur beauté, par une horrible maladie; tout-à-coup un médecin se présente et dit qu'il a trouvé un moyen simple, sans danger, sans douleur de neutraliser ce virus; l'expérience, de mille uns de fois répétée, a prouvé la vérité de son assertion, les dames n'ont plus à craindre d'être éblouies, subitement enlaidies, l'âge seul a ce triste pouvoir; que d'âge hélas, que d'athéisme pour l'inventeur d'un aussi beau secret! Pour le moins, il eût été mis au rang des demi-dieux; on aurait bâti les temples, institué des jeux en son honneur; la profession dont il faisait partie eût reçu en honneurs civiques tout ce qui eût été possible de faire. De nos jours on ne se souvient plus dans le monde qu'un nommé Jenner a trouvé la vaccine; on ignore que depuis quarante ans les médecins s'efforcent de la pratiquer, de la propager; c'est bien, cela leur fait honneur. Du reste, par le moindre souvenir, pas la plus petite reconnaissance aux immenses bienfaits qu'a produits la vaccine.

On a été même jusqu'à la blâmer, parce qu'elle augmentait trop la population. L'égoïsme, cet éternel moteur des sociétés modernes, où il n'y a d'estime, de respect que les écus, se manifeste en tout et partout. Mais soyez tranquilles, malgré l'ingratitude, il y a encore assez de malades pour vous tourmenter et assez de châtiments pour en augmenter la violence et la durée.

— Taille un mètre soixante et quinze centimètres, — dit le commissaire en toisant le prévenu des yeux.
— Je n'ai qu'un mètre soixante et dix centimètres, — reprit Oscar avec sang-froid.
— Cheveux noirs — continua le commissaire en suivant le signallement.
— Les miens sont blancs, — dit le jeune homme.
— Barbe et favoris noirs.

En entendant ces mots, chacun comprit la métamorphose; mais personne n'osa élever la voix tant on était interdit. M. de Calsac soutint avec audace la confrontation, et grâce à son adresse, il allait être relâché lorsque Mlle Anais s'approcha du commissaire de police :

— Ce matin, la barbe et les cheveux de monsieur étaient noirs, — dit-elle en montrant Oscar du doigt; — toutes les personnes présentes pourront le certifier.

Elle se vengeait de la préférence donnée à sa cousine. L'infortunée Caroline tomba évanouie dans un fauteuil. Lorsqu'elle revint à elle, les gens de police étaient partis; ils avaient emmenés Oscar de Calsac, ou, pour mieux dire, François Larcher. Le malheureux enfant, en apprenant cette nouvelle, fut aussitôt saisi d'une fièvre ardente; elle eut le délire durant toute la nuit. Moi qui étais comme elle victime de l'adroit filou, je restai auprès de son lit pour lui donner des soins. Lorsque la fièvre redoublait, la jeune fille appelait à haute voix Oscar de Calsac.

— Oscar, disait-elle, viens, tu m'aimes; et moi, tu sais bien que je t'aime aussi, viens donc, mon ami,

— Lord Clive, cet illustre aventurier, revenant de l'Inde, où il avait acquis de la gloire et d'immenses richesses, dit : " J'ai une grande fortune, je suis heureux dans ma famille, heureux en amis, heureux en tout, hors de ma santé, que je ne recouvrerai plus. Je ne suis donc heureux en rien, " et là-dessus il se brûla la cervelle d'un coup de pistolet. Mais cet exemple et tant d'autres n'ont corrigé et ne corrigeront personne. SANTAS post numeros. Voilà la loi et les prophètes.

— Pallenc, le sec étroit et l'ami de Mirabeau, lui reprochant un jour l'étrange abus qu'il faisait de ses forces; il lui applique ce mot de Quinault : *Nous sommes, à-mieux-tome*. " Vous avez raison, répondit Mirabeau, car j'aurais encore j'avais plus de vie que dix hommes qui ont assez. " On sait ce qui arriva. Il est certain que ceux qu'on est convenu d'appeler les grands hommes, pourvu qu'on les voie de loin, se font plus d'illusions et ont mille fois plus de préjugés que les autres sur beaucoup d'objets.

— Un homme qui fait métier d'exploiter médicalement la crédulité publique, ce champ malheureusement trop fertile, me fit voir un jour un petit portefeuille où étaient contenus trois billets de mille francs. C'est ma réserve, me dit-il, c'est là où je puis les amendes sur tous les je suis con l'amor de tems à autre. Du reste, je ne les redoute pas, car beaucoup de journaux me servent alors de prospectus, et m'a excusent augmentent en proportion. Mon cousin, ajouta-t-il, est de travail et encore quelques années, après quoi je mènerai une vie tranquille et honnête dans une petite ville de province. Tout cela est exécuté de point en point, et cet homme a eu les honneurs civiques de son arrondissement. Peu s'en est fallu qu'il eût été député.

— Au sortir du sége de Saint-Jean-d'Acre, quand l'armée arriva à Jaffa, tous les officiers de santé étaient morts de la peste. Tous, entendez-vous, étaient morts à leur poste, sans bruit, sans fracas, sans triomphe de bulletin. On n'en eut rien que quand l'armée arriva. Eh bien ! j'ai mis l'histoire dans son charlatanisme au profit des puissances. N'a tenu compte de cet admirable événement. Léonidas et ses trois cents Spartiates ont ils mieux fait ! ont il mieux mérité de leur patrie !

— Dans l'affreux désordre qu'on appelle la retraite de Moscou, Napoléon était à Viazma, un de ces bons amis de bureaux, qu'ont toujours eus les officiers de santé de l'armée, vint lui dire qu'un convoi de blessés était arrivé, mais qu'ils n'avaient pas été pansés. Fureux, indigné, l'empereur fit venir le docteur R..., chargé de ces blessés, et lui dit avec colère : " Est il vrai, M. le docteur, que ces blessés n'ont pas été pansés ? c'est une chose affreuse. — Oui, sire, répondit avec une respectueuse fermeté le docteur R..., ces blessés n'ont pas été pansés hier, ils ne le seront pas aujourd'hui, ni peut-être demain, la rigueur du froid étant telle que nous n'avons pas les appareils. — Alors, c'est d'effreux, reprit avec douceur Napoléon, faites comme vous l'entendrez, docteur, je m'en rapporte à vous. " Il est certain qu'un commissaire des guerres ne l'eût pas pris sur ce ton; l'orgueil de la plume n'est-il pas au-dessus des grandeurs impériales, au moins par sa durée et par sa durée.

AVIS AU COMMERCE.

MM. PORTAL frères, de cette ville et M. N.

suprès de moi.
— Pauvre enfant ! comme elle l'aimait ! me disai-je.
— Mais viens donc, — ajoutait-elle en s'animant. — Mon Dieu ! il fait nuit. Que crains-tu ? Tu connais ma chambre.
— Sa chambre ? Oh ! quelle idée ! — fis-je à part moi.
— Pourquoi partir ? — continuait-elle en s'emportant. — Reste, reste, je le veux. Ah ! ne l'entraînez pas. Oscar, reste. Ah ! ils l'emmenent. Oscar ! Oscar ! songe à ton enfant !
— Elle est perdue ! Oh ! mon Dieu ! comment cacher ce terrible secret ? — m'écriai-je avec effroi.
Mme Timothée entra alors dans la chambre.
— Comment va la petite ? — demanda-t-elle.
— Hélas ! elle pleure, elle délire, elle a le délire.
— Elle trouvera un autre amoureux pour la consoler, — reprit tranquillement la dame.
Celle indifférence me révolta.
Quoi ! — m'écriai-je, — vous n'avez pas même un regret de tout ce qui vient d'arriver. C'est votre faute, cependant.
— Ma faute ? Qu'est-ce à dire ! Sac à papier !
— Oui, votre faute, — dis-je de plus en plus exaspéré, en appuyant sur chaque mot. — Si vous ne m'aviez pas imposé la nécessité d'agir selon votre manière de voir, je ne me serais pas adressé au premier individu que j'ai rencontré. Mais il vous fallait sur l'heure un gendre pour vous et un mari pour votre nièce; de plus, vous vouliez de la richesse, et je n'avais ni la

G. IMHAUS leur représentant, ont l'honneur d'aviser au commerce, qu'à dater du 28 février 1843 ce dernier ce-se d'être attaché à ladite maison et d'en avoir la prorogation.

Montevideo, le 1er mars 1843.

PORTAL frères.

Pasaportes expedidos para el exterior.

Dia 5

Da. Carolina Lagoa de Garcia, con cuatro hijos menores y una sirvienta. Buenos-Ayres.
Margarita Bruty y 4 niños. id.
Maria de los Santos Castro. id.
Gregoria Hidalgo y una sirvienta. id.
Margarita Silva de Montoro con 2 hijos y un chinito. id.

Idem para el interior.

D. Natalio Bruza. Santa-Lucia.
José Carozzi. id.
Santiago Boada. Maldonado.
Francisco Lobrero. id.
Ridolfo Pekin. id.
Feliz Calzada. id.
Antonio Silva, su esposa, una hija con tres niñas y 2 sirvientas. id.

Presentados.

D. Bisencion Vizguiraro. Genova.
José Ferrer Guimaraens. Cerro.
Guillermo Jeuné, Buenos-Ay.

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO.

Arrivées du 4 mars.

Cap Bonne Espérance, 28 janvier, barque anglaise *Borneo*, 271 tonneaux, Capit. Joseph Kogg, à Komlay et compagnie, en lest.
Liverpool, 11 décembre, barque anglaise *Alpha* 217 tonneaux, capitaine K. go. à Renanier Macfarlane, avec chargement général.

En partance.

Port-Agreste, brick goélette sarda *Oliviera*, partira demain.

DEPART.

Du 4,

Havre, brick lubec *Nautilus*, à Aymes frères.

liberté ni le loisir de chercher et de choisir. Vous voyez les conséquences de votre conduite.

Cette jeune fille est la sur un lit, en danger de mourir, et lors même que la santé recouvrerait, qui sait si jamais le bonheur pourra renaitre pour la pauvre enfant !

— Bah ! Caroline est jeune ; à son âge on oublie vite un amant ; c'est un petit malheur, voilà tout.

— Ah ! madame, ne cherchez pas à combler un abîme ; le mal est plus grand que vous ne pensez ; Caroline est jeune, dites-vous, mais moi, madame, je ne suis pas jeune, je n'ai pas les ressources d'un long avenir devant moi, eh ! bien, au jeu que vous m'avez fait jouer, j'ai été la première dupe, j'ai perdu le peu d'argent qui me restait.

— C'est encore un petit malheur, sac à papier, — reprit Mme Timothée, mais consolez-vous ; vous resterez auprès de moi après mon mariage avec M. Pargent, et vous n'aurez ni souci ni argent à dépenser.

La froide insouciance de l'ex-vivandière me donna des idées de vengeance : grâce à Dieu j'en tenais les moyens entre les mains. Réfléchissant que tôt ou tard une terrible explication serait nécessaire, et que le meilleur parti était d'en finir au plus tôt ; satisfait, d'un autre côté, de pouvoir à mon tour humilier cette fière dame, je rassemblai tout mon courage et je dis, non sans trembler :

— Votre mariage n'aura pas lieu.

PAUL PRAUD.
(La fin a demain.)

Cádiz, polacre espagnole *Isicenta*.
Buenos-Ayres, brick goélette brésilienne *Esperanza*.

ONT FERME REGISTRE.

Valparaiso, et Lima; Trois mats sardo *Paquette de Gênes*, à Vilardebo.
Havre, trois mats français *Louise Marie*, cap. maugendre Ayames frères.
Buenos-Ayres, barque anglaise *Venture*.
Buenos-Ayres, goélette sardo *Aurora*.
Buenos-Ayres, diable brésilienne *Bon Jésus*.
Rio-Janeiro, polacre sardo *Marte*.
Philadelphie, barque américaine *Luisa*.
Buenos-Ayres, paquette *Lucilano*.
Chili, barque anglaise *Vitula*.
Philadelphie, brick américain *Sreaty*.
Philadelphie, brick américain *Sreaty*.
Buenos-Ayres, paquette *Rosa*.
Havre, polacre espagnole *Canopea*.
Buenos-Ayres, goélette sardo *Belisa*.
Valparaiso, brick anglais *Jamezray*.

AVIS DIVERS.

Le Rapport de la Commission se vend à l'imprimerie du Patriote.

Avis. — Deux appartemens à louer rue San Vicente, n. 49. La maison a de l'eau et des lieux.

Depuis longtemps on cherche une force qui puisse remplacer la vapeur et qui soit moins coûteuse. Napoléon avait offert une récompense de deux millions pour celui qui en découvrirait une ne provenant d'aucun des quatre éléments. Cette découverte n'a pas été et ne pouvait être faite; mais il a été trouvé une puissance qui, si elle ne rentre pas dans les conditions du prix proposé par Napoléon, assure néanmoins tous les avantages qu'on désirait obtenir. Grâce à cette découverte, les travaux les plus importants aujourd'hui pourront être entrepris et terminés avec des frais dix fois plus minimes que ceux exécutés jusqu'à ce jour. Le percement des isthmes de Suez et de Panama, travaux les plus importants de notre époque, pourront enfin être réalisés et offrir au commerce européen une voie plus large et plus productive que celle ouverte par la découverte de l'Amérique. La vapeur se trouvera en outre défroncée pour un grand nombre de machines fixes, car cette force existe en assez grande profusion dans la nature pour pouvoir remplacer, en quantité, toutes les forces obtenues jusqu'à présent par les cours d'eau, le vent et la vapeur.

Nul doute que le gouvernement qui en fera l'acquisition obtienne, par ce seul fait, une immense supériorité sous le rapport politique et commercial; c'est pourquoi l'inventeur, qui est Français, désire pouvoir être mis en demeure d'en pouvoir faire hommage à son gouvernement.

L'auteur pensant qu'il ne peut faire valoir une découverte aussi importante sans se rendre en France, demande deux cents patacons à emprunter. Il offre une hypothèque sur des rentes qu'il possède au Trésor de France.

L'auteur s'engage en outre, envers les personnes qui pourraient lui offrir des garanties morales et légales suffisantes, à donner les preuves les plus positives de la véracité de sa découverte, dont il peut démontrer, d'une manière mathématique, la rapidité et la force.

S'adresser chez M. Pénières, rue San-Francisco n. 40, ou au bureau de l'imprimerie.

SALON DU JARDIN.

Prix d'entrée, 12 vintins—Tous les dimanches et jours de fêtes il y aura bal dans le salon, de 2 heures après-midi jusqu'à 8 heures du soir.

AU COMMERCE.

MM. Arnaud VILLATE et Jacques MAILLARD ont l'honneur d'aviser le public qu'à compter du 1er février courant et après règlement de tous comptes ils ont de commun accord dissous la société qui existait entre eux. M. Maillard reste à la tête de l'établissement et exclusivement chargé de l'actif et du passif; ce que les dits intéressés font savoir d'une manière légale et pour la gouverne de ceux avec qui ils ont eu quelques relations.

Les consignataires du trois mats le *Turcane*, préviennent les respectifs receveurs des marchandises de bien vouloir les retirer dudit navire, afin qu'il peut se continuer son voyage à Buenos-Ayres, les 8 jours que le capitaine a accordé pour les décharger, selon les connaissements finissant le 23 courant. Les mêmes préviennent les personnes venues de passage, qui n'ont pas réglé le montant de la faire de suite, s'entendant avec le capitaine Larche ou avec leurs consignataires MM. Zumermann et Tro-sera rue San-Benito.

AVIS. Il a été perdu un portefeuille à partir de chez Mar in Cazenave jusqu'à la rue du Porton, en allant vers le Buena-Vista. Ce portefeuille renferme une papeterie délinvée par le consul belge M. Lafont, ainsi que quelques factures etc. Récompense à celui qui l'apportera chez le sieur N. Frarotto, almacén de ferreteria, à la Buena Vista.

FABRICA DE BOMBAS Y MOTONES.

El señor A. Degruha tiene el honor de participar a los propietarios y capitanes de buques que acaba de establecer en su taller bien nombrado en la calle San-Vigil n. 60 una fabrica de bombas de todas clases y tamaños, molinos de amante y aparejo de patente, con sus correspondientes moldes, idem chinos y gaudes y tambien ordinarios de todas clases tiene tambien un sortido completo de palos mayores, de menses, triquete, masteleros de gavia, de juanete etc., ranos, palancas, soldadas de patente, pipas para agua, etc. etc.

Las personas que quisiesen honrarlo con su confianza, seran servidas con prontitud y a precios muy moderados.

MM. Pierre BLANCAT et Félix DAOER, marchands tailleurs, ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont acheté le magasin de M. SARAQUEL, rue du Porton. Les personnes qui voudront bien les honorer de leur confiance trouveront toujours de la nouveauté dans les modes et bonne confection dans l'ouvrage.

M. Blancat gèrera le magasin rue du Porton et M. Dager celui de M. Blancat rue des Pescadores.

AVIS. La personne qui aurait trouvé un certificat de matriculation accordé en juin 1842, à M. Frédéric Milhau, français, né à Caux, arrondissement de Heziers, département de l'Hérault est prié de le remettre chez Milhau restaurateur, en face du Pavillon français.

Le capitaine du trois-mats barque française, *Ducoudré*, prie messieurs les passagers qu'il a amenés de Valparaiso de vouloir bien passer chez M. Duplessis, consignataire, rue San-Benito 20, pour régler le paiement de leur passage.

A VENDRE OU A LOUER.

Le restaurant de rue San-Carlos en face le pavillon français. On cède la clef sans rétribution. L'acheteur n'a qu'à payer que les améliorations faites dans l'établissement par le propriétaire actuel. S'adresser au dit établissement.

AVISO AL COMERCIO.

La sociedad de panaderia que existia entre los Sres. Ezevan Ritu y D. Pedro Parterie en la casa del Sr. Un Manuel Lima, manzana n. 5 (buena vista) habiendo cesado de comun acuerdo y amistosamente, las personas que tengan cuentas con ella pueden dirigirse al Sr. Ritu que queda solo dueño de dicha panaderia y encargado de pagar las deudas y recibir los cobros.

AVIS. Rue St-Josephin dite des pêcheurs, No. — un porte plus haut que Mme Himmont. On trouvera une grande quantité de pommes de terre de première qualité et nouvellement débarquées, à un prix très modéré.

Au drapeau français.

Le sieur Mathieu à l'honneur de prévenir le public qu'il vient d'établir un débit de LIQUEURS ET DE RA-FRAICHISSEMENTS à l'instar de Bourdeaux; il tient également un assortiment de vins vieux en bouteille; et d'excellent vin ordinaire à 4 vintins la quarte, RUE SAINT-SEBASTIEN, n. 4, vis-à-vis M. le vice-président.

M. Roiffe, instituteur, désireait trouver un appartement composé de plusieurs pièces avec un cour. S'adresser à sa maison d'éducation, n. 6 à l'ancienne poste, rue du Porton, ou à cette imprimerie.

A LOUER.—Un restaurant muni de tout le mobilier et des ustensiles nécessaires, ayant belle clientèle et très avantageusement situé. S'adresser au bureau du Patriote, rue St-Jean, n. 39.

A VENDRE.—Un billard supérieur et à très bon marché. S'adresser chez Mr. Sénateur Roullier, près du marché.

M. CAPDERESTET associé de M. ROIFFE pour l'établissement de l'enseignement mutuel situé dans la rue du Porton, maison de l'ancienne poste, étant parti de Montevideo, M. Roiffe demande un associé qui puisse le remplacer immédiatement.

M. Roiffe prévient les pères de famille qu'il prend des élèves qu'il garde toute la journée et à demi-pension. Le cours du soir qui avait lieu de 6 à 11 heures n'aura plus lieu que de 7 à 10 heures.

AU CAPE DE LA MARINE, en face du Môle, du côté du sud. Sous le double rapport de la propreté et de l'exactitude du service, cet établissement qui vient de s'ouvrir ne laisse rien à désirer.

FABRIQUE DE POMPES ET POULIES.

M. A Degruha a l'honneur de prévenir MM. les propriétaires et capitaines de navires, qu'il vient d'établir dans sa tonellerie, déjà bien connue, rue Saint-Michel, n. 60 une fabrique de pompes de toutes grandeurs, grandes et petites poulies perfectionnées et ordinaires. Il a aussi un assortiment complet de grands mats, mats de mine, huniers, perroquets, armons, huniers, rames, an-pies, et généralement tous les agrès nécessaires dans cet art.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance seront servis avec soin, promptitude et à des prix très modérés.

Avis qui intéresse tout le monde.

Dans les magasins de P. DUPLISSIS, rue San Benito n. 32, se vendent, à dater du 1er janvier 1843, les articles suivants:

Les BELLES BOUGIES de BURGUNDY, prix en gros 7 piastres l'arrobe, le SAVON SUPÉRIEUR DU CHATELAIN, à 8 piastres le quintal, la CHAUX déjà si connue par sa bonne qualité, faite au Carr, se vendra mesurée à des prix très modiques.

Navires en Charge.

En charge pour Rio-Janeiro, touchant à Ste-Catherine. L'imposant brick *India* de Rouen, récemment généralement parvenu ou il a paru d'une marche supérieure, commandé par le capitaine Fiermond, partira pour lesdites destination incessamment il prendra du fret et des passagers qui voudront sur son navire toutes les commodités confortables que l'on peut désirer en mer, on peut s'adresser pour traiter du fret et passagers, à M. Mainz, courtier maritime, ou à M. le capitaine Louis G. Fiermond à son bord ou chez M. Escher, consignataire.

PARA BUENOS-AIRES.

La hermosa barca francesa *Ducoudré*, au cap. Mr. Laplume, saldrá para dicho destino el sábado próximo adonde fletó y pasajeros en la cámara y en el entrepuente, las personas que quieran tratar para una ó otra cosa pueden dirigirse á su consignatario D. P. Duplessis, Calle de San Benito, núm. 20.

COURRIERS.

Pour Canelones, San José, Colla, Durazno, Soriano Mercedes, Sandú, Florida, San Salvador et Salto sortent les 1, 8, 16, et 24 de chaque mois. Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha le 1 et 16; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Le Gérant, Jh REYNAUD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.